

La poésie, ou l'exil de parler français en Amérique

André Gaulin

Number 21, March 1976

Un panorama de la littérature québécoise

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56772ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gaulin, A. (1976). La poésie, ou l'exil de parler français en Amérique. *Québec français*, (21), 25–26.

LA POÉSIE,

OU L'EXIL DE PARLER FRANÇAIS EN AMÉRIQUE

Toute la poésie québécoise pourrait être sur le thème de l'errance et de l'exil¹. La complainte de 1838 d'Antoine Gérin-Lajoie, *Un Canadien errant*, dans laquelle tout un peuple s'est reconnu, illustre déjà cela :

Un Canadien errant,
banni de ses foyers,
parcourait en pleurant
des pays étrangers.

Et plus de cent trente ans plus tard, le chansonnier Félix Leclerc reprend le même thème dans sa chanson *Errances*.

« sans trouver de pays (ha) /
un exilé je suis (je suis) /
comme voile d'Iséut (et seul) /
sur la terre étrangère (J'erre) /
JE CHERCHE MON PAYS ». (Félix Leclerc, 1967).

Oui, la poésie québécoise est en exil en ce XIXe siècle littéraire pendant lequel paraissent les premiers et nombreux poèmes dans les journaux de l'époque, puis dans les premiers recueils. Errance de la poésie du premier poète national, surtout connu comme premier grand historien, François-Xavier Garneau. Il suffit seulement de voir les titres de la trentaine de poèmes qu'a laissés Garneau avant 1845. *Le Canadien en France, Le Voyageur, l'Étranger, le Marin, le Rêve du soldat, les Oiseaux blancs, les Exilés* sont quelques-uns de ces titres qui évoquent ce que Vigneault appellerait la « voyageur ». Cette poésie dit l'exil du Canadien sous Albion vu comme tyrannique, elle dit l'exil du Canadien qui a dû fuir la patrie qu'il a voulu défendre, elle dit encore le sentiment d'exil du Canadien qui se sent solidaire du passé de la France et conjure les orages qui s'abattent sur le Canada envahi par l'Anglais. Tout le passé est nié de ce Canadien que Durham prétend sans histoire, tout est incertain dans l'avenir qui semble monter en tombant. Garneau se sent une âme-sœur avec les peuples dépossédés, il chante *le Dernier Huron* en errance, il salue quelques fois le peuple polonais dans la tourmente de son histoire.

Cette poésie rejoint celle de jeunes contemporains fort méconnus des années 1840 ; un

Charles Levesque «doux poète au destin tragique» qui voit la poésie comme le «fruit d'une poussée intérieure parce que la poésie est mystère et parfum» ; un Isidore Bédard, le fils du grand journaliste du *Canadien*, qui préféra brûler vivement ses jours à Paris même si ses poumons malades exigeaient un retour rapide au pays ; un Pierre Petitclair qui mourut jeune aussi et qui passa le meilleur de son temps en errance dans le Labrador. Le XIXe siècle québécois peut reconnaître en ces jeunes auteurs ces premiers poètes maudits dont Nelligan prendra en quelque sorte la relève. Quant à François-Xavier Garneau, l'histoire lui fera le pied solide dans le passé glorieux de sa patrie. Il ne succombera pas à l'appel de la mort présente dans plusieurs de ses poèmes. Ce «silence des tombeaux» appartient davantage à celui qui sera reconnu comme le barde national du XIXe siècle québécois.

Le double exil d'Octave Crémazie

Cette expression reprise à Gilles Marcotte exprime bien que Crémazie n'est vraiment chez lui ni à Paris, ni au Canada : il est doublement exilé. Son œuvre tout entière chante son pays le Canada en des rimes souvent faciles. Crémazie lui-même le reconnaît : «Faites rimer un certain nombre de fois gloire avec victoire, aïeux avec glorieux, France avec espérance ; entremêlez ces rimes de quelques mots sonores comme notre religion, notre patrie, notre langue, nos lois, le sang de nos pères ; faites chauffer le tout à la flamme du patriotisme, et servez chaud. Tout le monde dira que c'est magnifique »². Comment se fait-il alors que cette poésie apparemment inoffensive sera un instant interdite par le gouvernement anglais en place ?

C'est que Crémazie a des répondants. Il incarne le souvenir vivace de la France en allée, il chante la colonie jadis française et fait vibrer tout un peuple qui se reconnaît en lui parce qu'il s'est reconnu en eux. Et Crémazie est loin d'être dupe. Réfléchissant sur le sort de la littérature en son pays, il lui trouve peu de chance de laisser une trace dans l'histoire. «Nous avons beau dire et beau faire, dit-il, nous ne serons toujours, au point de vue

littéraire, qu'une simple colonie.» Ce colonialisme culturel le rend même impuissant et il faut le croire quand il affirme à son correspondant Casgrain qu'il n'a pas écrit ses plus beaux vers. Il dérive et affirme que dans son exil en France, «le rêve prend dans (sa) vie une part de plus en plus large». Sa tête est un immense cimetière où les vers s'entassent mort-nés. Ses contemporains le voient comme un poète officiel et rassurant. Le vrai Crémazie est un romantique qui vit le mal de vivre, révolté sur les bords et qui se serait pendu comme Gérard de Nerval s'il n'eût pas eu la foi de Rome. «J'ai existé, écrit-il, mais je n'ai pas vécu.» Il se décrit comme un mauvais marchand et un médiocre poète. Dans un vrai pays, libéré de son mal infini, Crémazie eût été autre.

Le Canada de l'Angleterre dans lequel il a vécu, il le décrit assez impitoyablement dans ses lettres de France à son ami Casgrain. Plusieurs de ses remarques sont d'ailleurs toujours d'actualité dans un pays où le Tribunal de la culture vient de décrire la vie culturelle québécoise comme dominée par des impérialismes étrangers et appauvrie par l'inertie politique. Crémazie voit son milieu comme indifférent ou hostile envers ceux qui se livrent aux travaux de l'intelligence. Ce n'est pas la rareté des hommes de talent qui est en cause mais «les conditions désastreuses que fait à l'écrivain l'indifférence d'une population qui n'a pas encore le goût des lettres, du moins des œuvres produites par les enfants du sol». L'écrivain ne peut vivre de sa plume, la vie a vite fait d'étouffer son ardeur. Il vit dans une société d'épiciers. «J'appelle épicier, dit Crémazie, tout homme qui n'a d'autre savoir que celui qui lui est nécessaire pour gagner sa vie (...) l'avocat qui n'étudie que les Pandectes et les Statuts refondus, afin de se mettre en état de gagner une mauvaise cause et d'en perdre une bonne ; le médecin qui ne cherche dans les traités d'anatomie, de chirurgie et de thérapeutique, que le moyen de vivre en faisant mourir ses patients...»

L'œuvre de Crémazie est exemplaire ; elle est vouée à l'échec dans un pays où les «messieurs riches et instruits ne comprennent l'amour

de la patrie que lorsqu'il se présente sous la forme d'actions de chemins de fer (...) Avec ces hommes, dit Crémazie, vous ferez de bons pères de famille, ayant toutes les vertus d'une épitaphe; vous aurez des échevins, des marguilliers, des membres du parlement, voire même des ministres, mais vous ne parviendrez jamais à créer une société littéraire, artistique, et je dirais même patriotique, dans la belle et grande acception de ce mot. » Aussi la véritable œuvre de Crémazie, amoureux d'une France au passé, est-elle une poésie qui débouche sur la mort. Son poème capital et inachevé est celui des *Trois morts*, des morts mangés par les vers dans la fange du temps et l'évanescence de l'espace.

Un pays qui tue les poètes : Nelligan et Saint-Denys Garneau

Continuant par étapes forcées la présentation de la poésie québécoise, je réduirai tout un siècle de poésie au nom de deux poètes. Crémazie a quitté le Canada en 1862 avant la montée massive de l'ultramontanisme. La dictature cléricale va tuer ici l'art en le soumettant à la morale. Le clergé qui tient son pouvoir des Anglais va s'assurer la soumission et, plus ou moins, l'ignorance du peuple. Le messianisme de la terre dont il élabore la philosophie va soustraire les Québécois à l'industrie et au commerce pour la donner à sa vocation spirituelle de sauveur d'une Amérique matérialiste qui se salit les mains dans la vie quotidienne. Pour ceux qui croiraient ici à la charge, je pourrais citer longuement Arthur Buies, témoin de ce cléricisme tyrannique et vorace.

Dans une telle société, la lecture est mal vue, les auteurs français majeurs sont défendus et même Paul Bourget première manière sera tenu pour suspect. Si la littérature ne peut être évitée, elle devra au moins servir la thèse officielle, catholique et terrienne. Aussi la poésie sera-t-elle dorénavant inoffensive, bénissante, célébrant la cour céleste et la basse-cour. Le patriotisme devient éculé et la terre est chantée dans la banalité générale. Les véritables poètes, et il s'en trouve plusieurs, n'ont plus que le choix de chanter de façon exceptionnelle les thèmes reçus ou doivent se retirer en eux-mêmes. Les meilleurs d'entre eux passent d'ailleurs tellement inaperçus que toute la poésie québécoise de cette période allant de Crémazie à Saint-Denys Garneau est à relire. Ce qui permet de redécouvrir un René Chopin, un Jean-Aubert Loranger, un Albert Ferland pour ne nommer que ceux-là. Émile Nelligan lui-même ne devra d'être connu qu'à un homme raffiné et rejeté de sa génération qui empruntera jusqu'à son nom de plume, Louis Dantin. Hector de Saint-Denys Garneau sera généralement méconnu de sa génération parce que la critique de son temps — à part celle de Guy Sylvestre et de quelques autres — ne verra en lui qu'un Québécois qui écrit pour les gens d'Europe.

Que sont les poètes Nelligan et Saint-Denys Garneau? Deux écrivains engagés dans leur poésie jusqu'à l'aliénation ou la folie. Deux poètes absents, mutants, errants. L'un et l'autre vont jusqu'au bout de leur démarcne poétique qui donne sur l'impasse. Leur univers ne peut être celui de la réalité et aucun

lien n'est finalement possible entre l'imaginaire et la quotidienneté. Nelligan, comme un navire déserté, dans son âme éparse au champ des jours, va sombrer dans l'abîme du rêve. Garneau, mal assis sur sa chaise, au pied d'un mur, en face d'un mur, marchant à côté de ses pas en joie, les bras comme des rames inutiles, seul dans la maison fermée, va mourir tué d'ici, en son cœur charnel ouvert comme une plaie. Pour l'un et pour l'autre, l'amour est impossible dans le non-lieu de leur pays: exotisme pour Nelligan, froidure et solitude pour Garneau. Ils sont les poètes du silence, de l'absence de leur pays, amnésiques, aphasiques. Blanc de la mémoire, mémoire blanche. À grands coups de silence, ils appellent la parole.

Et le Québec muet se remet à parler

Car tel est le miracle, le Québec parle. Une génération de poètes recommencent à parler, vers 1930, avec Alfred Desrochers, Jovette Bernier, Rina Lasnier, Anne Hébert, Médjé Vézina, Félix-Antoine Savard et Alain Grandbois. Tous ceux-là et surtout Alain Grandbois en qui vont se reconnaître plusieurs puînés vont faire le pont du silence à la parole, du non-lieu historique à la présence au monde contemporain. Oui, Alain Grandbois traduit bien toute la trajectoire de la poésie québécoise contemporaine. Les titres de ses recueils sont l'itinéraire d'une résurrection. *Les Iles de la nuit*, *Rivages de l'homme*, *l'Étoile pourpre*. Et dans l'homme québécois qui ainsi ressuscite pour un voyage à l'horizontale et à la verticale, c'est toute l'humanité qui est présente. Car tel est le paradoxe: un peuple qui parle tellement de lui débouche sur le monde entier et son néo-nationalisme est une présence attentive à toute la terre des hommes. Dans cette poésie qui naît, qui monte et qui va connaître son épanouissement avec le grand mouvement de l'Hexagone autour de Gaston Miron, de grandes images s'imposent, celle de l'arbre debout, celle d'une Terre née d'un grand fleuve et associée à l'amour de la femme. Poésie qui apprend à dire, qui réinvente le langage avec Hénauld (*l'invention de la roue*), Paul-Marie Lapointe (*Le vierge incendié*), Claude Gauvreau dans la foulée duquel marche Raoul Duguay, poésie de lumière et de soleil avec Jean-Guy Pilon, poésie d'ombres et d'ailes avec Fernand Quéllette. J'appartiens à la terre, affirmera Gatién Lapointe qui dédie une ode au Saint-Laurent, ce fleuve qui résiste, qui ne se rend pas. L'hiver est à brûler (Marie Laberge), le froid se meurt (André Major). Et vive la froide merveille de vivre (Pierre Morency). La poésie devient sémaphore, et mémoire (Gilles Hénauld et Jacques Brault). Il fait clair de glaise (Maurice Beaulieu) dans Terre-Québec (Paul Chamberland). Comme eau retenue (Jean-Guy Pilon), la poésie éclate dans le réel absolu (Paul-Marie Lapointe). Aller du pays sans paroles (Yves Préfontaine) jusqu'à l'afficheur qui hurle (Paul Chamberland).

Rendre ici justice au cri essentiel de tous les poètes québécois contemporains ou passés s'avère impossible. On ne saurait refaire en si peu de texte l'éclatement de la parole au Québec. Mais s'il fallait rendre hommage à un seul des poètes québécois contemporains, c'est à l'auteur de l'Homme rapaillé qu'il faudrait le rendre. Gaston Miron est au cœur

même de la poésie québécoise contemporaine, il en est même le cœur. Il est ce que Savard appellera l'oie-capitaine d'un grand voilier d'oies sauvages qui ont mis le cap sur les roseaux originels. Le gouvernement du Canada a bien reconnu sa force en l'emprisonnant en 1970.

Gaston Miron, c'est le poète-essayiste de tout un peuple en vacance qui a repris le goût à la vie et à la terre. Miron reste un maître en ce sens où il a hurlé le premier « la sauvage agression, le déboisement de nos vies ». Il est le grand crieur d'un peuple colonisé, déculturé, mal au monde « que seul le politique peut rendre à son homogénéité ». Il se reconnaît comme poète une fonction sociale, lui qui décrit longuement le non-poème vécu par tant de ses prédécesseurs.³

De la conscience nationale ou politique à l'approfondissement de soi

La poésie québécoise est libre et libérée. Mais elle est toujours, selon Miron, dans le non-lieu historique. Toute la poésie québécoise appelle l'indépendance. Ou bien la francité en Amérique sera toujours en errance flottante (et liquide comme en Acadie), étouffée, opprimée, humiliée, négresse blanche à qui l'on dit « Speak white » (Michèle Lalonde). Pour traduire cette immense attente, ce pays en gestation, il faudrait citer le tendre troubadour de la Catherine mal fardée; le poète montréalais Jacques Brault, dans *Suite fraternelle*.

En attendant le grand Jour J, les poètes québécois contemporains descendent au cœur d'eux-mêmes, ils auscultent l'homme de toute la terre, ils se préparent même à remettre la poésie entre toutes les mains parce que la parole est une arme, pour reprendre Paul Chamberland. Paul Chamberland deuxième manière est justement de ces poètes rompant la parole comme du pain (expression d'Anne Hébert). Avec Jacques Renaud, Raoul Duguay et tous les nombreux groupes de chansonniers qui approfondissent dans un peuple la parole de ceux qui ont « parlé pour », qui sont des prophètes. *La Complainte du phoque en Alaska* illustre bien cela. L'américanité de cette chanson a même touché Paris. Rompre la solitude et affirmer l'homme consommé et consommé.

La poésie québécoise débouche finalement, comme le Québec, sur la communauté des nations. Elle affirme la vérité de l'homme, la lutte pour sa dignité, le refus de son humiliation. Car l'homme contemporain tout entier est humilié et réduit quand il est perçu comme un *homo economicus*.

André GAULIN
Université Laval

1. Sur ce thème, voir un numéro de *Liberté*, 1972, no 84: *L'écriture et l'errance*, rencontre québécoise internationale des écrivains.
2. Pour les lettres de Crémazie à Casgrain, voir: Crémazie, Octave. *Oeuvres complètes d'Octave Crémazie*, publication de l'Institut canadien de Québec, Montréal, Beauchemin, 1882, 543 p.
3. *Notes sur le poème et le non-poème. Parti-pris* (Revue), 1965, nos 10-11, p. 94.